Des Heidelbergeois à la recherche des derniers blessés de Woerth-Reichshoffen (13-28 août 1870)

Jean-Claude STREICHER

C'est en interrogeant le *Deutsches Zeitungsportal* sur *« Reichshofen 1870 »*, que nous avons découvert un récit, hélas anonyme, rendant compte en une quinzaine d'épisodes dans le *Pfälzer Bote* (organe catholique quasi quotidien de 2 à 4 pages) d'une mission médicale partie en train le 13 août 1870 de Heidelberg dans le but de rapatrier tous les blessés subsistant dans les *Feld-Lazareten* (ambulances de campagne) des champs de bataille de Wissembourg et de Woerth vers des hôpitaux de l'arrière (*Reserven-Lazareten*), après leur avoir procuré les soins les rendant transportables. Même si ce récit ne chiffre pas le nombre de combattants ainsi ramenés, même s'il n'en détaille pas les motivations, ni les préparatifs, il révèle un autre aspect insoupçonné de l'organisation allemande du secours aux blessés.

Ce récit est intitulé *« Eine Expedition von Einwohner Heidelbergs zur Hilfeleistung auf den Schlachtfeldern »* et semble avoir été rédigé par un étudiant de la *Medizinische Fakultät* locale en vue d'une reparution sous forme de petite brochure, mais il ne semble pas que ce fût le cas. Après un 2e rapatriement de blessés, l'équipe repartira pour une dernière mission qui l'a menée jusqu'à Pont-à-Mousson et retour.

1 - Rejoints à Winden par un train sanitaire bavarois

Elle était partie le samedi 13 août, soit tout de même une semaine après la bataille de Woerth du 6 août. Et était constituée de 14 personnes, dont deux médecins et deux carabins *« Kandidaten der Medicine »* sous la direction du Dr Karl Mittermaier de Heidelberg, 47 ans.

> Ce ***Dr Karl Mittelmaier*** était né le 20 juillet 1823 comme fils de Karl Josef Anton MITTERMAIER († 1867), professeur de droit pénal et jurisconsulte réputé à l'université de la ville, d'autant plus estimé qu'il avait été le président du *Vorparlament* (Pré parlement) de Francfort du 31 mars au 3 avril 1848, qui avait préfiguré la *Frankfurter Nationalversammlung*, première assemblée parlementaire élue allemande, qui a siégé du 18 mai 1848 au 31 mai 1849 en l'église St-Paul.
>
> Pendant ce temps, son fils Karl, lui, s'était engagé à 25 ans comme médecin dans l'armée des révolutionnaires et des francs-tireurs *« Arzt der Freischaren »*[1]. Il avait ainsi été aux combats de Weinheim, Schreisheim, Lodenburg, Waghäusel et Fribourg-en-Brisgau. Puis il a été médecin militaire *« Bataillon-Arzt »*[2] dans le Schleswig-Holstein, lors de la guerre contre le Danemark en 1859. Mais dans le civil, il avait été admis à exercer comme médecin généraliste *« Wunden-Arzt und zur Ausübungen innere Heilkunde und der Geburtshilfe »*[3]. Il passe même pour l'un des pionniers à Heidelberg de la médecine sociale *« einer der Begründer der sozialen Medizin »*[1].

Pour cette expédition d'août 1870, nos 14 volontaires s'étaient pourvus de tous les instruments médicaux nécessaires *« ausgerüstet mit den nötigen Utensilien zur Fortschaffung der Verwundeten »*. Dans leurs paquetages, ils emportaient également des réserves alimentaires en suffisance *« mit gut zu konservierenden Nahrungsmittel für uns selbst »*, sans oublier *« Regenmantel und Plaid ».*



Pfälzer Bote

Fröhlich Pfalz - Gott erhalts!

für Stadt und Land.

Erscheint wöchentlich 3 Mal: Dienstag, Donnerstag und Samstag.

Preis: vierteljährl. 40 kr. ohne Trägerlohn und Postaufschlag. Ins.-Geb. 2 kr. die Petitzeile.

№ 127. Donnerstag den 8. September 1870.

Deutschland.

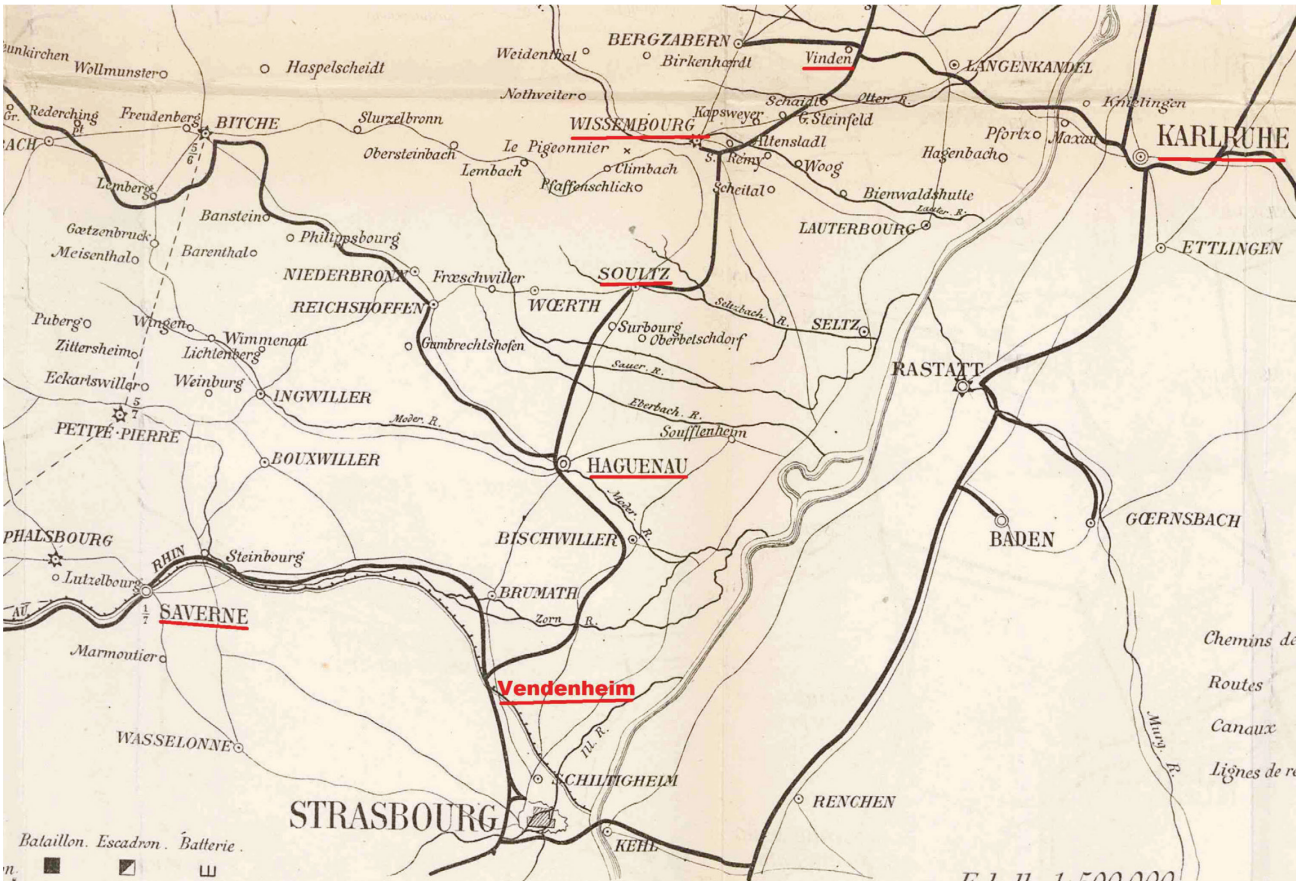
* **Heidelberg**, 6. Sept. Wie die Nachrichten sich jagen, so daß man kaum Zeit hat die Ereignisse des Morgens zu überdenken, während sie am Abende schon durch noch bedeutungsvollere verdrängt werden! Der Gefangennahme des einst mächtigsten Monarchen mit einem Heere, mit welchem unsere Großväter halb Europa erobert hätten, folgt bereits die Proclamirung der Republik, die der letzte Strohhalm ist, an den die Ertrinkenden in Paris sich klammern möchten. Es war eine Revolution ohne Widerstand, ohne Blutvergießen. Das Kaisergebäude war eingestürzt, — es galt jetzt nur den Schutt wegzuräumen. Aber was soll die Republik in diesem Augenblick? Würde sie im Stande sein mit Hülfe des Schreckens der Guillotine und Laterne die Menschen zur Schlachtbank zu trei-

Ingolstadt, 3. Sept. Seit einigen Tagen werden die hier aufgestellten 24-Pfünder Festungsgeschütze und die in dem Kugelgarten liegenden schwarz lackirten Geschützkugeln unter Begleitung von Mannschaften des 4. Artillerieregiments verladen, um bei der Belagerung von Metz aufzuspielen.

Köln, 5. Sept. Napoleon ist heute Nachmittag ohne Aufenthalt nach Kassel (über Gießen) durchgereist.

Berlin, 30. Aug. Wie einzelne Hetzer aller Orten auf den Katholicismus zu sprechen sind, beweist nachstehender Vorfall: Als die erste Regierungsdepesche an der Anschlagsäule auf dem Alexanderplatz gelesen wurde, äußerte ein anständig gekleideter Herr zu seinem Nachbar: „Nun soll's den Katholiken ordentlich an den Kragen gehen!" Dieser Nachbar fügte hinzu: „Und den ... Pfaffen zuerst!" Ruhig kehrt sich zu denselben ein Landwehrmann um, deutete auf die

La « une » du Pfälzer Bote du 8 septembre 1870 qui a publié en page 2 le premier des 15 épisodes du récit de la mission heidelbergeoise de rapatriement des blessés graves de Wœrth-Reichshoffen (Deutsches Zeitungsportal).



En rouge, les gares où se sont arrêtés les trois convois sanitaires successifs des volontaires de Heidelberg[4].

En gare de Winden, carrefour ferroviaire près de Kandel, après une attente de plusieurs heures, ils ont été rejoints par le convoi sanitaire qu'un certain Prof. Ranke avait formé à Munich. Ce dernier, bien plus considérable, était constitué de 40 voitures, chacune pourvue d'un lit pour l'accompagnateur et de quatre autres lits avec matelas à plumes pour les blessés graves *« jeder derselben 40 Wagen ausgerüstet mit einem Bett für den Wärter und vier auf Federn ruhenden vortrefflich hergerichteten Betten für Schwerverwundete »*. Ce convoi comportait aussi des voitures contenant tous les accessoires médicaux, de pansement et de cuisine nécessaires, y compris de la glace pour calmer les blessures *« In diesem Zuge befand sich ferner ein reichlich ausgestatteter Proviantwagen mit allen erforderlichen Utensilien zum Kochen, dann eine Reihe von Waggons mit allem möglichen Verbandzeug, Eis und sonstigen Gegenständen zur Pflege der Verwundeten »*. Mais sans précision sur les procédés de congélation (inventée aux Etats-Unis en 1858) et de conservation utilisés.

Le Prof. Heinrich Ranke (1830-1909) était le fils d'un théologien luthérien, professeur à l'université d'Erlangen, puis de Munich, et dirigera après la guerre la clinique de pédiatrie de l'université de Munich. Il était, quant à lui, accompagné de trois médecins, de 8 à 10 sœurs soignantes, plus un certain nombre d'autres assistants. Les Heidelbergois montèrent dans son train, qui les emmena jusqu'à Schaidt, à une dizaine de kilomètres en avant de Wissembourg.

Notre narrateur nota alors que les salles d'attente de la gare de cette localité avaient été transformées en hôpital de campagne pour blessés graves *« Lazaret für Schwerverwundete »* et confiées aux bons soins des mêmes très dévouées sœurs de charité *« deren Pflege den barmherzigen Schwestern übergeben ist »*. Mais ce n'était que justice, car de toutes parts on n'entendait que des compliments sur leur extrême et patiente bonté *« Was nun die Letzteren betrifft, so haben wir überall und aus aller Mund nur die höchste Anerkennung ihrer unermüdlichen Tätigkeit und Hingebung vernommen »*.

C'est à Schaidt également que notre narrateur se fit raconter par un Bavarois avec quelle aisance son régiment avait réussi à disperser devant Wissembourg les terrifiants turcos : *« Hier hatten wir eine lebhafte Unterhaltung mit einem Schützen aus Altbayern, der in seiner gemütliche Weise den Kampf mit den Turcos bei Weissenburg erzählte. Er beschrieb die Fechtweise derselben dahin, dass sie in gedrängten, engen geschlossenen Kolonnen angeknackt seien, so dass es eine Kunst gewesen wäre, zwischen zwei Mann durchzuschießen, ohne einen zu treffen. »*

« *Die Turcos fingen schon von weiter Ferne anzuschießen und schienen bei nur noch 300 Schritten Entfernung sehr erstaunt zu sein, dass die Bayern sich gar nicht rühren wollten. An Stelle der Schießwaffen griffen sie nun zu ihren Jatagans, indem sie dieselben mit unmenschlichem Geheul schwangen und dabei Grimassen schnitten, die Zähne fletschen und das unheimliche in ihren rollenden Augen zeigten. Sobald sie sich aber auf die wackeren Bayern stürzten, die sie ruhig bis auf 60 Schritte herankommen ließen, erhielten sie eine wohlgezielte Salve von fürchterlicher Wirkung. »*

« Jetzt änderte sich die Szene sofort und es entstand in den kompakten Massen ein unbeschreibliches Gewinfel, das sich bei der zweiten Salve noch mehr steigerte, zumal dieselbe gewaltige Lücke machte. Nach der 3. Salve war die Konfusion vollständig unter den Afrikaner, so dass der Rest Waffen, Tornister und selbst belästigende Kleider wegwarf und auf Händen und Füssen sich fortbewegend mit solcher Schnelligkeit den Rückzug entrat, dass es selbst für die Kavallerie eine Schwierigkeit war, die Flüchtlinge einzufangen. »

« Sobald sie sich aber von Reitern eingeholt sahen, warfen sie sich gruppenweise auf den Boden und riefen so viel und so schnell sie konnten fortwährend "Pardon, Pardon", eine fast komische Situation, weil diese Teufel ein Eindruck von wirklichen Affen machten ».

Mais le convoi sanitaire munico-heidelbergeois resta bloqué en gare de Schaidt en raison de l'encombrement des voies. Las d'attendre des heures entières, nos volontaires profitèrent du passage d'une voiture de paysan *"Leiterwagen"* pour la charger de leurs bagages jusqu'à Wissembourg. Mais eux-mêmes firent le chemin à pied par la *« Landstrasse »*. Au bout de deux heures, vers dix heures, ils entraient dans la Cité de la Lauter par une nuit claire *« bei mondheller Nacht »* (Pfälzer Bote, 8 septembre 1870).



2 - A l'ambulance de l'auberge de Morsbronn

La clarté de la lune leur permit de voir les dégâts *« Zerstörung »* que la prise *« Erstürmung »* de la ville avait causés. Ils virent de grandes brèches dans les murs *« grosse Lücken in den Mauern »*, des clôtures brisées de jardins *« die zerbrochenen Zäune der Gärten »* et la complète dévastation de ces derniers *« und deren völlige Verwüstung »*. Ils perçurent également une odeur de cadavres *« Leichengeruch »*, bien que tous les tués fussent déjà enterrés.

Ils se rendirent directement à la gare, qui portait elle aussi de nombreux stigmates des combats *« viele Spuren des Kampfes »*, en particulier beaucoup de ses fenêtres étaient brisées. Leur convoi *« Sanitätszug »* finit par arriver, mais réclama une heure et demie supplémentaire d'attente avant de pouvoir repartir. Son étape suivante *« Bestimmungsort »* devait être Soultz-Sous-Forêts. Nouveau contre-temps, le machiniste et le chauffeur de la locomotive, n'étant pas familiers de la ligne, en passèrent la gare sans la voir. C'est donc à celle de Haguenau que le convoi stoppa vers deux heures du matin.

La nuit était fraîche *« Es war eine kalte Nacht »*, que nos volontaires passèrent dans leur coupé, se réjouissant déjà du café qu'ils prendraient au petit matin. Mais à cinq heures, il n'y avait pas âme qui vive, ni de *« Gasthaus »* ouvert. Un *« Kamerad »*, le *« Studiosus Mampel »* de Kirchheim, parvint toutefois à obtenir *« auszutreiben »* un pot de lait *« ein Topf Milch »* d'une jeune laitière arrivée de la ville *« von einem von der Stadt kommenden Milchmädchen »*, lait que nos volontaires purent réchauffer au feu d'un bivouac de Bavarois *« an einem bayerischen Bivouakfeuer »*. C'était leur première nourriture chaude depuis Heidelberg.

Comme le convoi du Prof. Ranke ne pouvait repartir avant longtemps, nos volontaires durent se procurer par le biais du commandant d'étape *« Vermittlung des Etappenkommandos »* deux voitures de paysans *« Leiterwagen »* pour gagner, sans plus attendre, le champ de bataille de Woerth. On était alors dimanche 14 août. Et c'est vers 11 heures, que notre équipée découvrit vers Morsbronn les premières traces des combats *« offenbarten sich uns die ersten unverkennbaren Spuren des Schlachtfeldes »*. L'une des premières maisons du village sur la *Landstrasse* était une auberge mutilée *« ein Wirtshaus argzugerichtet »*, reconvertie en *Lazaret* sous la direction d'un médecin militaire prussien, le Dr Etienne.

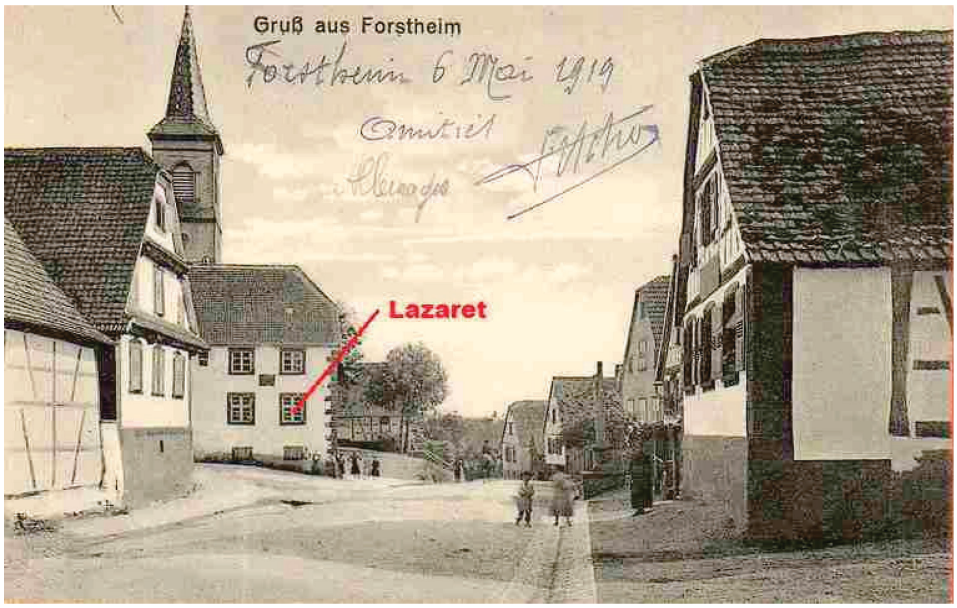
Une grande détresse *« Großes Elend »* régnait dans cette ambulance encombrée de blessés graves et dépourvue de glace. En raison des infections *« Eiterungen »*, l'air y était si empesté *« so vollständig verpest »*, qu'on manquait d'étouffer *« dass einem oft nahezu der Atem ausging »*. Le narrateur y trouva allongé un cavalier prussien de grande taille *« einen hochgewachsenen preußischen Kavalleristen liegen »*, qu'un éclat d'obus avait atteint à l'épaule, mais qui avait fini par descendre dans les poumons *« der von einem Granatsplitter in die Schultergegend getroffen war, von wo derselbe seinen Weg abwärts zur Lunge gefunden und die zerstört hatte »*. Il respirait avec peine et souffrait beaucoup *« atmete sehr schwer und hatte grosse Schmerzen »*. Le narrateur lui fit une piqûre de morphine *« eine Morphineinspritzung »*, qui le soulagea quelque peu. Il décéda néanmoins dans l'après-midi *« Doch starb er noch am selben Nachmittage »*.

Par la suite, le narrateur convint avec le Dr Etienne de rendre les blessés de Morsbronn et des environs transportables *« transportfähig zu machen »* de manière à pouvoir les rapatrier en Allemagne vers des Lazarets plus grands et mieux équipés à partir de la gare de Reichshoffen et ainsi fermer un à un *« aufheben »* tous les petits Lazarets du secteur.

Puis le narrateur se donna le temps de parcourir les houblonnières *« Hopfenfeld »* rendues célèbres par la charge des cuirassiers français, dont n'avait survécu qu'une vingtaine d'entre eux. Des cuirasses, des casques, des sabres d'une taille et d'un poids impressionnants *« von gewaltiger Größe und Schwere »* avaient été entassés près du cimetière. Leur empilement donnait une idée de la riche moisson *« reiche Ernte »* que la mort avait faite. Les morts de Morsbronn, ajoute le narrateur, étaient des Allemands aussi bien du nord que du sud, des Français et des turcos, de toutes les armes *« Leute aller Waffengattungen »* (*Pfälzer Bote*, 9 septembre 1870).

3 - Au chevet des blessés de l'école de Forstheim

En poursuivant en direction de Woerth, il est ensuite surpris de découvrir un paysage de belles plaines fermées par des forêts et des hauteurs *« ein Terrain von schönen Ebenen von Wäldern und Höhen begrenzt »*. Aussi loin que sa vue pouvait porter, il ne vit que des traces des combats passés. Bien que tous les morts fussent alors enterrés et tous les blessés pris en charge, on pouvait encore supposer qu'il en restait cachés dans les profondeurs des bois. Le narrateur lui-même, en s'écartant du chemin, tomba ainsi sur des membres arrachés et autres fragments *« Wenn auch die hier dem Anblick ausgesetzten Toten begraben und die*



Verwundeten untergebracht waren, so möchte doch im Dickicht der Wälder noch gar Mancher unbestattet liegen, wie wir denn selbst auf einem kurzem Streifzug, den wir in den Wald unternahmen, gar manch abgerissene Glieder und sonstige Fragmente fanden ».

On disait d'ailleurs dans la région que trois ou quatre jours après la bataille on entendait encore dans les bois des coups de feu isolés, tirés, comme on supposait, par des officiers français blessés mettant fin à leurs souffrances *« Man sagte auch hier, dass nach Verlauf von 3-4 Tagen nach stattgehabter Schlacht noch vielfach einzelne Schüsse aus dem Innern des Waldes heraus gehört seien, welche man französischen Offizieren zuschiebe, die ihrem Elende auf solche Weise ein Ende gemacht haben »*.

On répétait aussi que huit jours après la bataille deux Bavarois blessés avaient encore été trouvés vivants. Ils avaient survécu en se nourrissant de leurs derniers restes de pain et de vin *« sie hätten sich mit den kleinen Brod und Weinresten, die ihnen noch übrig waren, mühsam am Leben erhalten »*. Un peu partout traînaient encore, non pas seulement des shakos, casques, cartouchières, havresacs, épées, ustensiles de cuisine, lettres, livres de prières, manuels et correspondances militaires, mais aussi des obus non explosés, des shrapnels, des cartouches de toutes sortes, voire même des cartouches de mitrailleuses encore empaquetées. Spectacle macabre qu'accentuait encore une persistante odeur de cadavres *« Ein starker Leichengeruch vermehrt den Schrecken des Aufenthaltes »*.

A Woerth toutefois, où même l'église avait servi d'ambulance, il ne restait plus guère de blessés. Notre narrateur ne pouvait donc y être d'aucune utilité. Avec son équipe, il se rendit donc à Forstheim, hameau situé derrière Morsbronn, côté ouest, où dans les deux grandes salles de classe de l'école *« in zwei Großen Schulsäler »* végétaient encore des blessés sans le secours d'aucun médecin, soignés tant bien que mal par le curé *« Pfarrer »*, l'instituteur et quelques sœurs au grand cœur *« einige barmherzige Schwestern »*. En accord avec le Dr Etienne, il fut alors convenu de leur pratiquer des bandages au plâtre *« eine Reihe von Gipsverbänden »* ainsi qu'une amputation.

Comme cette ambulance devait elle aussi être dissoute *« aufgehoben »*, la petite section sanitaire heidelbergeoise *« unsere Abteilung »* choisit de rester pour la nuit afin de rendre tous les blessés aussi transportables que possible *« um sie soviel wie möglich transportfähig zu machen »*. Avec l'objectif de pouvoir les amener le lendemain vers midi à Reichshoffen et de les y embarquer dans un autre convoi de rapatriement vers l'Allemagne.

Aussi, le soir même, notre narrateur se sépara-t-il de son équipe pour en prévenir le Prof. Ranke à Reichshoffen. La distance était de 7,5 km. Il décida de la couvrir à pied, à travers bois, malgré la nuit tombante et l'odeur de cadavres, et bien qu'il pût redouter de plus d'être assailli par quelque franc-tireur, car il avait bien vu que les autochtones n'étaient pas spécialement germanophiles.

« Doch war es für meine stärkeren Nerven ein eigentümliches, etwas unheimliches Gefühl, den zu Teil durch Waldungen führenden Weg als einsamer Wanderer in Dämmerung und Dunkelheit zu passieren, während die Luft reichlich mit Leichenduft geschwängert war, das Auge überall Spuren des Kampfes und der Verheerung entdeckte und die Bevölkerung vielfach eine aufgeregte feindselige Haltung gegen die Deutschen an den Tag legte. »

Mais il ne lui arriva rien de fâcheux. Il croisa même l'un ou l'autre inconnu, qui le renseignèrent très aimablement sur l'itinéraire qu'il devait suivre *« Indessen geschah mir nichts zur Leide. Vielmehr erhielt ich auf freundliche Anfrage bei einzelnen Begegnenden auch höfliche Antwort und Zurechtweisung in Betreff des Weges »*.

Il arriva à Reichshoffen après 22 heures et put faire directement son rapport au Prof. Ranke. Celui-ci lui servit même alors une délicieuse bière pression bavaroise *« vom Fass »*,



complétée d'un excellent pain et jambon, qui suffirent à lui faire oublier aussitôt toutes les avanies de la journée *« eines wahres Labsal nach so vielen Strapazen des Tages »* (*Pfälzer Bote*, 10 septembre 1870).

4 - Préparation d'un 2e convoi à Reichshoffen

Pour cette nuit-là à Reichshoffen, notre narrateur trouva à dormir dans l'accueillant *« gastfreundlicher »* coupé d'un wagon du convoi du Prof. Ranke. Mais le lendemain dès 5 heures du matin, il se rendit à Niederbronn, distant d'une demi-heure de marche seulement. De son côté, le Prof. Ranke allait repartir en Allemagne avec son train rempli d'un nombre non précisé de blessés *« vollständig mit Verwundeten angefüllt »*, mais sans ceux de Forstheim, qui n'arrivèrent en effet à Reichshoffen qu'au moment où les Munichois étaient sur le départ.

Inoccupé, notre *Medicus* en profita pour faire une visite aux dévouées *« barmherzigen »* sœurs de Niederbronn à leur maison-mère même *« Mutterhaus »*, puis à une sœur Corona qui avait longtemps exercé à Heidelberg et qui séjournait alors, malade et alitée, au couvent d'Oberbronn.

Revenu à Reichshoffen, il voulut encore visiter le cimetière de la ville. Il y arriva au moment où deux ecclésiastiques *« Geistlicher »*, un catholique et un protestant, étaient en train de procéder à l'inhumation dans une grande fosse *« eine Große Grube »* de blessés français décédés dans les Lazarets de la ville. Inhumation, dont notre *Medicus* nota qu'elle était pratiquée par couches successives *« schichtenweise »* de cadavres restés dans leurs uniformes *« in ihrer Kleidung »* et sans cercueil *« ohne Sarg »*.

Puis il se rendit chez le chef des *Johanniter* à Reichshoffen, le baron von Tettenau, pour qu'il lui procure un cantonnement pour la nuit suivante à toute son équipe de soignants. Ce dernier mit alors à sa disposition un assistant, en la personne d'un jeune ecclésiastique protestant originaire des environs de Magdebourg, qui sut habilement régler toutes les questions pratiques *« Dieser liebenswürdiger und gefälliger Helfer brachte alles Erforderliche in Ordnung »*.

Puis il se rendit chez le chef des *Johanniter* à Reichshoffen, le baron von Tettenau, pour qu'il lui procure un cantonnement pour la nuit suivante à toute son équipe de soignants. Ce dernier mit alors à sa disposition un assistant, en la personne d'un jeune ecclésiastique protestant originaire des environs de Magdebourg, qui sut habilement régler toutes les questions pratiques *« Diéser liebenswürdige und gefällige Héler bractée alles Erforderliche in Ordnung »*.

Mais pour ce qui est de leur popote, nos Heidelbergeois durent comme tout le monde se contenter du peu *« mit Wenigem begnügen »*. Ils partagèrent donc celle que les sœurs grises de Silésie préparaient pour leurs blessés aux feux du bivouac improvisé autour de la gare. C'est d'ailleurs à ce bivouac que tous les soignants de la localité ou seulement de passage venaient prendre leurs rafraîchissements *« Erquickung »*.

Notre *Medicus* nota alors également que des sœurs grises de Silésie servaient aussi au Lazaret installé dans une partie du château du comte de Leusse, château où ce dernier tenait également tous les jours table ouverte pour les officiers. Nos volontaires heidelbergeois purent ainsi à leur tour profiter de ses largesses, notamment pour ce qui est de la bière de sa brasserie *« Der Graf ergab einen Teil seines Schlosses zum Lazaret und hielt ferner täglich offene Tafel für die Offiziere. Dieser Herr zeichnete sich überhaupt durch Große Freigiebigkeit aus und auch wir machten Gebrauch von seiner Güte, um was an den Inhalte des uns zur Verfügung gestellten Bierkellers zu laben* ».

Après le départ en Allemagne du Prof. Ranke, il fut convenu que le comte Bissingen de l'Ordre de Malte se charge de la mise à disposition d'un nouveau train sanitaire, que les volontaires de Heidelberg et d'autres provenances s'occuperaient de remplir de blessés rapatriables. Ce jour-là, ceux de Heidelberg refirent donc jusque vers minuit les pansements des blessés, qui avaient été regroupés autour de la gare de Reichshoffen sur de la simple paille et quelques couvertures, sous les tentes abandonnées par l'armée Mac-Mahon *« Bis Mitternacht hatte ein Teil unseres Corps noch unausgesetzt mit Verbinden der Verwundeten zu tun, welche nahe den Bahnhof in dem von Mac Mahon erbauten Zelten untergebracht waren, zum Großen Teil leider nur auf Stroh. In dessen waren doch wenigstens Decken vorhanden »*.

C'est d'ailleurs cette nuit-là que les Heidelbergeois perçurent les premiers grondements d'artillerie du siège de Strasbourg. La plupart d'entre eux avaient pu prendre leurs quartiers chez des Juifs, à l'attitude amicale *« durchweg freundlich und zuvorkommend »*. Ceux-ci leur avaient en effet réservé leurs plus belles chambres et des lits confortables, les premiers d'ailleurs depuis leur départ de Heidelberg *« Sie stellten uns ihre besten Zimmer nebst guten Betten zur Verfügung, für mich das erste Bett seit meiner Abfahrt von Heidelberg »*.

Par égard pour tout ce que les autochtones avaient déjà eu à endurer, nos volontaires refusèrent de se faire servir un dîner et se contentèrent d'un café au petit déjeuner *« In Anbetracht, dass die Leute in der ganzen Umgebung schon arg hatten herhalten müssen, beanspruchten wir nur Bett und Kaffee zum Frühstück und verzichteten aufs Nachtessen »*.

Le lendemain matin 16 août, dès 5 heures, toutefois, ils étaient sur pied pour changer les pansements des blessés et commencer leur embarquement. Cette tâche achevée, le train sanitaire put quitter Reichshoffen vers 13 heures, et, par Haguenau, rallier Soultz-sous-Forêts, où il arriva trois heures plus tard (*Pfälzer Bote*, 11 septembre 1870).

5 - Le retour à Heidelberg, via Stuttgart et Kirchheim

Le convoi resta garé à Soultz le temps de servir à chaque blessé des rafraîchissements en suffisance *« eine reichliche Erquickung »* et de leur prodiguer tous les soins qu'ils pouvaient nécessiter *« und sonstigen notwendigen Bedürfnisse für* (ihre) *Pflege »*, dont des applications de glace sur leurs plaies. Notre *Medicus* n'omit pas alors de noter l'existence à proximité immédiate de la gare *« in unmittelbarer Nähe der Bahn »* d'un grand *« Baracken-Feld-Lazaret »*, équipé de toutes les commodités *« ein Großes wohl gerichtetes, mit allem Nötigen*



Le Feld-Lazaret de Soultz constitué de 6 baraques démontables amenées par train dès l'après-midi du 6 août pour le rapatriement en Allemagne des blessés légers du champ de bataille de Woerth (Die Gartenlaube).

vollkommen versehenes Lazaret », et où les soins étaient prodigués, comme presque partout ailleurs, par les très miséricordieuses sœurs de Silésie *« und wo die Verpflegung wie fast überall in den Händen der barmherzigen Schwestern lag »*.

Dans la soirée, vers 19 heures, le convoi était revenu en gare de Wissembourg, d'où il put jouir d'une vue sur le champ de bataille du Geisberg *« wo wir von der Bahn aus den Anblick des Geisbergs genossen »*. Un autre Bavarois raconta alors avec amusement à nos volontaires les 3-4 charges auxquelles il avait participé et combien il fut déçu et même mécontent qu'il n'en fallût pas plus *« weil mit der nach dem letzten Sturm genommener Position die Sache (*schon) *beendet gewesen sei »*. Il pensait que la bataille ne faisait que commencer, alors que l'ennemi avait déjà pris la poudre d'escampette et jeté ses armes aux orties *« Er hatte seiner Angabe nach geglaubt, es ginge jetzt erst recht los, fand sich jedoch dadurch enttäuscht, dass die Feinde alsbald ihre Gewehre wegwarfen »*.

Puis le train repartit pour Karlsruhe avec des arrêts moins fréquents et plus courts *« mit weniger Aufenthalt »*. Il arriva dans la capitale du grand-duché de Bade vers minuit, où l'attendait un service d'accueil des plus généreux *« wo unsere Verwundeten sowie unser Hülfskorps reich los bewirtet wurden »*. De là, trois officiers blessés furent dirigés sur Heidelberg, le restant du convoi repartant pour Stuttgart, où il arriva le 17 août avant midi.

Un service d'accueil encore plus chaleureux l'y attendait *« In Stuttgart fanden wir eine bis jetzt noch unübertroffene Sorgfalt hinsichtlich der kräftigen Pflege und Erquickung der Verwundeten »*. Les blessés se virent offrir du café, du bouillon, de la viande et du vin, et même de très fins vins de Porto et de Madère ainsi que des jus de raisin et de pommes. Le tout suivi d'une distribution de matelas et d'oreillers neufs et de packs de glace *« Eis und Eisbeutel »*, de chaussettes de laine et de mouchoirs ainsi que de tout ce qui avait pu manquer jusqu'ici en matière de pansements *« sowie alles irgend wie Mangelnde für Verband »*.

Notre *Medicus*, toutefois, ajoute que dans certaines gares, comme Mayence, les "*Hülfs-Comités*" locaux, axés exclusivement sur les blessés, avaient parfois oublié d'offrir quelque chose aux soignants, qui le méritaient pourtant, puisque ne pouvant s'éloigner de leurs blessés ils n'avaient jamais le loisir de pourvoir à leur propre sustentation.

Cette expédition des volontaires heidelbergeois prit fin à Kirchheim, dans la banlieue de Heidelberg. Là, rien à redire. L'accueil a été parfait. Les soignants eurent droit à un bain chaud, avant d'être conviés par les édiles à un dîner au *Gasthaus Zur Post*, de Heidelberg, dîner à l'issue duquel ils vinrent saluer une dernière fois les blessés dont ils s'étaient occupés. Ils dormirent ensuite au Royal Hôtel de Stuttgart, qui, par contre leur fit payer les chambres au tarif plein.

Le 18 août, ils étaient revenus à Heidelberg, où ils s'organisèrent de suite pour repartir dès le lendemain pour une nouvelle mission (*Pfälzer Bote*, 14 septembre 1870).

6 - A nouveau à Wissembourg

Ce second convoi passa également par Karlsruhe après minuit, puis par Maxau et Winden, où vers 2 heures du matin, il fut également rejoint par un autre convoi parti de Bavière. Mais cette fois, l'attente ne dura qu'une heure. Aussi, nos soignants ont-ils été dès 8 heures du matin à Wissembourg, où ils leur fallu signaler que quatre de leurs camarades étaient restés à Karlsruhe afin qu'ils puissent les rattraper avec un autre train *« dass dieselben in einem späteren Zuge nachkommen würden »* et qu'ils leur laisseraient des messages dans leurs gares d'arrêt suivantes avec la prière de ne pas traîner en route.

La halte wissembourgeoise dura ainsi près de deux autres heures, pendant lesquelles ils eurent le loisir de contempler, garé sur une autre voie, un train chargé de butins de guerre de toutes sortes *« einen stationierten und mit Siegesbeute aller Art belasteten Zuge »*. Parmi les trophées qu'il ramenait en Allemagne, ils purent notamment distinguer des mitrailleuses françaises *« auch verschiedene Kugelspritzen »*.

Lors de cette halte, notre *Medicus* prit aussi connaissance par une édition du "*Pfälzer Bote*" du scandale de la livraison à l'armée allemande par un négociant peu scrupuleux de Kaiserslautern de bétail de boucherie atteint de la peste bovine *« Rinderpest »*, donc impropre à la consommation. Ce qui, par ricochet, n'a pas dû contribuer à atténuer la rigueur des réquisitions dans les régions françaises occupées par l'armée allemande. Car des convois entiers de bétail auraient alors été perdus *« ganze Viehtransporte wurden zu Grunde gerichtet »* (*Pfälzer Bote*, 16 septembre 1870).

7 - A Vendenheim, base arrière du siège de Strasbourg

La halte suivante, en gare de Soultz-sous-Forêts, dura également près de deux heures. Nos volontaires en profitèrent pour partager autour du grand chaudron de campagne de la garde badoise de la station de solides tranches de viande avec leur bouillon *« Wir fassten gemeinsam mit der dort stationierten badischen Garde aus dem über dem Feuer befindlichen Großen Feldkessel Fleisch und Fleischbrühe »*.

Vers midi, ils arrivèrent à Haguenau, puis en roulant vers de Bischwiller, ils purent entrevoir de leur train la flèche de la cathédrale de Strasbourg. Ils s'avancèrent jusqu'à Vendenheim, où ils décidèrent de passer la nuit dans leur wagon, bien que se trouvant déjà

sous la portée de l'artillerie française. Mais pour se revigorer, ils durent alors payer assez cher une pitance des plus frugales *« nachdem wir uns durch ein sehr frugales Mahl, für welches wir teuer bezahlen mussten, gestärkt hatten »*.

En raison des mouvements de troupes, Vendenheim était alors un lieu fort animé *« In Wenden- heim herrschte ein äußerst rühriges Leben in Folge der Truppenbewegungen »*. Des Badois et Prussiens y arrivaient et en repartaient sans arrêt. Des bombes, des obus et des schrapnels y étaient entreposés à perte de vue *« soweit das Auge reichte »*. Toute la nuit durant, des parcs d'artilleries étaient déchargés des trains, puis répartis dans les alentours au moyen de longues colonnes de voitures de paysans.

Le lendemain matin, nos volontaires retrouvèrent leurs quatre camarades perdus *« verloren »* à Karlsruhe. Ils le fêtèrent d'un copieux petit déjeuner *« splendiden Frühstück »*. Puis l'équipe se familiarisa avec les instruments du laboratoire qui avait été aménagé dans leur train *« zur Bedienung der Geschütze eingerichtetes Laboratorium »*. Elle apprit alors également que nombre de ses connaissances heidelbergeoises étaient alors en cantonnement dans les parages, mais on n'eut pas le temps de les rechercher et de les saluer, son train pouvant être contraint de repartir d'un moment à l'autre pour Saverne. Lors de la traversée de Brumath, les cloches sonnaient pour annoncer un culte. En les entendant, notre *Medicus* regretta vivement d'être empêché de répondre à leur appel (*Pfälzer Bote*, 18 septembre 1870).

8 - L'étape Saverne-Lunéville

Arrivé vers midi à Saverne, le train resta arrêté une heure, délai que nos soignants mirent à profit pour déjeuner à l'honnête auberge du *Soleil d'or « Wir benutzten die Gelegenheit, um im Gasthof "zur goldenen Sonne" ein gutes und billiges Mittagsmahl einzunehmen und ein wohlschmeckendes Glas Elsässer Wein zu kosten »*. La ville était alors occupée *« besetzt »* par les Prussiens et les Bavarois. Mais le départ du train fut reporté de demi-heure en demi-heure, si bien que le camarade Kürschner de Heidelberg ne put s'empêcher de retourner en ville pour s'y procurer des cigares. Manque de chance, le convoi repartit sans lui. Pour le rattraper à Nancy, le commandant de l'étape de Saverne lui suggéra de monter dans un transport de bétail par la route.

Mais le trajet par le rail n'a guère été plus commode. Comme on pouvait craindre des attaques et des sabotages dans les nombreux et très étroits tunnels de la vallée de la Zorn, le convoi des Heidelbergeois dut être précédé d'une locomotive armée *« Zur größeren Sicherheit wurde eine mit Be-waffneten besetzte Lokomotive voraus geschickt »*. A l'entrée de la gare de Lunéville, atteinte deux heures plus tard, il passa devant une maison en flammes. Elle appartenait, disait-on, à un bourgeois de la banlieue *« ein Bürger der Vorstadt »*, qui avec un complice avait tiré sur un Prussien et poignardé un Bavarois. Pour l'exemple, ledit bourgeois a de suite été fusillé, et son comparse devait comparaître le lendemain devant un tribunal militaire (*Pfälzer Bote*, 21 septembre 1870).

9 - Coiffés par les Johanniter à Nancy

Le convoi quitta Lunéville le lendemain matin 22 août. A l'approche de Nancy, vers 9 heures, il défila devant le couvent du Sacré-Cœur, qui était en même temps un pensionnat de jeunes filles réputé. La sœur de notre *Medicus* y était *« Kloster-Dame »*. Par chance ou volontairement ? le train roula alors au pas. Il put donc en sauter et prendre des nouvelles de cette sœur.

Il fut heureux de voir qu'en dépit de toutes ses années vécues en France elle avait gardé de la sympathie pour son Allemagne natale. Elle se réjouissait même que l'Alsace et la Lorraine, qui lui avaient été honteusement arrachées, lui seraient bientôt restituées *« Sie hat sich die Sympathien für das deutsche Vaterlandetreu bewahrt und freute sich herzlich, dass die früher dem Gesamtvaterlande schmählich entrissenen beiden Provinzen Elsass und Lothringen nunmehr wieder deutsch werden sollten »*.

En longeant à pied la voie ferrée, notre *Medicus* retrouva son train en gare de Nancy. Mais là, surprise, il apprit que c'en était fini de la liberté de mouvement de son équipe. Elle relèverait désormais de la stricte autorité des *Johanniter* prussiens et protestants, qui prenaient d'ailleurs alors la direction de l'ensemble des secours volontaires allemands aux blessés, et cela à des conditions et pour des motifs qui ne devaient pas être divulgués *« Wir dürften nicht mehr selbständig handeln, sondern hätten uns den Befehlen der Johanniter zu unterstellen, denen das ganze Sanitätswesen von jetzt ab übergeben worden ist. Wir fanden uns hierin bitter getäuscht und es darf in der Tat der Öffentlichkeit nicht vorgehalten werden in welcher Weise wir uns von den vornehmen Herren, die sich als* "Johanniter" *breitmachen, behandeln lassen mussten »* (*Pfälzer Bote*, 22 septembre 1870).

10 - Derniers épisodes

L'épisode suivant, paru le 23 septembre 1870, expose en long et en large les termes de la querelle opposant alors les Heidelbergeois aux *Johanniter*. Mais entrer dans leur détail serait un autre sujet. L'édition du 30 septembre décrit ensuite l'horrible étape de Pont-à-Mousson, alors qualifié d'*« Ort des Schreckens »*. Le train des Heidelbergeois put alors être chargé de plus de 400 blessés graves, plus une soixantaine de *« Ruhrkranken »* (dysentériques), mais pour lesquels manquera une médication appropriée. Ils seront rapatriés en Allemagne via le même trajet.

Au passage, quelques blessés furent alors déposés à Nancy, lors d'une courte halte. Ceux qui restaient dans le convoi étaient surtout des Prussiens, plus deux wagons de Français. Par bonheur, la dangereuse *« gefährliche »* barrière des Vosges put être franchie avant la nuit, sans attentat de francs-tireurs.

Mais Vendenheim était toujours aussi embouteillée, pendant que Strasbourg ployait sous les bombes. Notre convoi y resta bloqué toute la nuit, sous une pluie battante, sans nourriture chaude et sans éclairage pour refaire les pansements urgents, car un prince bavarois avait exigé de pouvoir faire depuis Haguenau le trajet inverse sans risquer d'être incommodé par la vue et le contact de blessés infectés. Le convoi ne repartit donc que dans la matinée, direction Wissembourg (où il fit halte le 25 août), Kassel, Nauheim, Giessen, Worms, Mayence et Francfort. Nos volontaires ne reparurent à Heidelberg que le 28 août (*Pfälzer Bote*, 23, 27 et 30 septembre, 1er, 4 et 8 octobre 1870).

Le 4 septembre 2023

Notes

(1) *Schwäbischer Merkur*, 28 décembre 1917.

(2) *Karlsruher Zeitung*, 29 décembre 1917.

(3) *Karslruher Tagblatt*, 7 juillet 1849.

(4) Fonds de carte tiré d'Adhémar de Chalus : *« Wissembourg, Frœschwiller, retraite sur Châlons... »*, Libr. militaire Dumaine, Paris, 1882.